

Valérie Civitella

Jusqu'aux Enfers

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
Photographie ; photo prise à la Tour Fondue à Giens
ISBN : 979-10-359-8730-5

© Valérie Civitella 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PARTIE 1

Chapitre 1

Ils descendaient les voiles avec des mouvements amples. Ils avaient l'air d'aller au ralenti mais la toile se débattait. Sa blancheur claquait sur la nuit. Les deux adolescents murmuraient et parfois riaient. Ils étaient pieds nus.

L'obscurité avait fermé les portes de la ville et la mer avait disparu derrière la jetée. On ne distinguait que leurs pulls blancs et les coques brillantes et immobiles sur la base nautique. Ils finirent de ranger le matériel, passèrent un coup de jet d'eau sur le voilier. Ils ne se hâtaient pas.

Ils étaient seuls au monde. La nuit était douce.

On entendait quelques cliquetis dans le silence.

Ils avaient failli partir. Ils finissaient le tour de Porquerolles et devaient rentrer sur Hyères quand ils avaient hésité...Quelques minutes en suspens

sur une ligne, qui glissait dangereusement à leur gauche, vers la pointe de Giens, et le large...Des minutes un peu magiques, où ils s'étaient regardés profondément, où ils avaient pesé le poids de cette décision secrète, où ils avaient écouté le bruit du vent sur la toile...Et ils étaient rentrés.

Maintenant ils roulaient. Thomas devait déposer Adam chez lui sur les hauts de Hyères, puis rentrer. Ils étaient muets à l'idée de retrouver les visages pourtant souriants de leurs parents et de leurs frères et sœurs, et de devoir répondre à leurs questions simples. Toutes simples. Pas embarrassantes. Pas inquisitrices. Pas indifférentes. Mais c'était à chaque fois la même détresse. Le retour à terre, même après quelques heures seulement, créait un trouble chez les deux adolescents qu'ils ne s'expliquaient pas. Ils n'en avaient même jamais parlé. Ils reprenaient leurs gestes habituels mais c'était comme rouler dans un très long tunnel ; leurs gestes étaient comme

coupés de l'ensemble... Mais quel ensemble ? C'était là le problème.

C'est pourquoi ils avaient souvent la tentation de se détacher radicalement.

Adam trouvait toujours une assiette préparée pour lui, s'il avait raté le dîner, et sa mère l'accueillait invariablement par un : « ça va mon chéri ? » qui n'était pas une convention, mais une vraie question. Il le savait. Et il répondait par l'affirmative parce que c'était la vérité : il avait passé une superbe journée avec son ami Thomas. Elle lui demandait alors de raconter leur périple et son père posait des questions précises auxquelles il répondait de bonne grâce. Leur salon était chaleureux et il entendait ses frères, des jumeaux, se battre dans leur chambre en imitant la guerre des étoiles. Ils avaient six ans. Il allait alors leur parler de « ses » étoiles, celles qui l'avaient ramené droit au port, parce qu'elles étaient ultra-

lumineuses ce soir-là ! Tim était le plus effrayé des deux quand Adam imaginait les derniers milles qui n'étaient que fuites et virements brutaux pour échapper aux pirates amphibiens ! A ce moment de paroxysme le petit allait se cacher sous sa couette, mais Michel poussait un cri de guerrier surentraîné et se mettait à sauter partout. Adam l'attrapait alors et le faisait tourner dans la galaxie de la chambre. Il s'amusait de leurs différences, louait la hardiesse de l'un et la sagesse de l'autre et leur assurait que pour faire une bonne équipe, rusée et indomptable, il fallait ces deux qualités. Tim et Michel acceptaient volontiers cette théorie.

Puis il les aidait à se coucher et s'enfermait dans sa chambre ; là il pouvait laisser libre cours à son malaise qui lui donnait la nausée et l'attristait à un point qu'il jugeait de plus en plus insupportable : puisque tout allait bien, que sa famille était géniale, qu'est-ce qui allait mal ?

A quelques kilomètres de là Thomas sortait ses affaires mouillées, les suspendait dans le jardin et tardait à rentrer. Les promesses de la journée frôlaient le carillon poussiéreux et venaient s'écraser contre la porte. Il jeta un dernier regard vers la voûte étoilée, et ouvrit.

Un tourbillon avait secoué la salle à manger. C'était sa sœur qui avait fêté son anniversaire et la musique vibrait encore à l'étage. Sa mère, complètement dépassée, gisait sur le canapé, un verre à la main ; la télé faisait du bruit mais sa mère ne s'en préoccupait pas. Elle regarda son fils et tendit son verre dans un geste d'accueil. Elle avait le regard mélancolique des soirs où les souvenirs l'assaillaient ; ceux qui la ramenaient quatre ans en arrière, quand elle regardait un bon film dans les bras de son mari...Mais celui-ci était mort à cause d'une stupide pluie torrentielle qui avait transformé un ruisseau en arme de destruction. Son corps emporté par la boue n'avait

jamais été retrouvé et elle ne se remettait pas du choc causé par sa disparition...Elle semblait elle-même flotter entre deux eaux et aimait que son fils lui parle de bateau, de mer et d'horizon liquide.

Thomas était toujours désarmé quand il voyait sa mère dans cet état-là. Il était partagé entre plusieurs émotions fortes, qu'il avait du mal à nommer, de la colère à la compassion, de la révolte à la honte...honte d'avoir envie d'oublier le drame, d'avoir envie de vivre. Le vin qui dansait dans le verre lui rappelait le bien-être qu'il éprouvait sur l'eau et augmentait ainsi le malaise du retour. Et du côté de sa sœur, pas la peine de chercher des réponses ni un écho à ce qu'il vivait : celle-ci s'enivrait de copines et de fêtes.

Il resta quelques minutes près de sa mère qui lui raconta l'après-midi festif puis trouva une excuse pour monter dans sa chambre. Sa mère ne fit aucun commentaire, ayant parfaitement conscience de son état, qu'elle se reprochait elle-

même. Thomas s'allongea sur son lit et prit son livre. Il s'agissait de l'*Odyssée* d'Homère, que lui avait prêté Adam. Il n'en revenait pas que cette épopée gigantesque, avec ces monstres et ces nymphes, ait pu avoir pour cadre la Méditerranée sur laquelle Adam et lui faisaient des bords si paisibles...

Le développement des transports, des routes et des échanges depuis cette époque le fascinait. Lui aussi percevait l'attraction des portes de Gibraltar...Mais quel mystère pourrait encore l'atteindre au XXIème siècle ? Quelle force pourrait le faire partir à la découverte de ... de quoi ? Il n'y avait plus rien à découvrir, plus de mer hostile ni de forêt profonde, plus de peuple inviolé non plus ; l'homme était partout et détruisait tout...Une vague de rage et d'impuissance le submergea soudain mais il en avait l'habitude et il se promit de trouver une voie à explorer ; avec Adam sûrement. Adam était comme lui : insatisfait, bouillonnant de rêves

sous son apparence détachée. Mais il fallait bien réfléchir.

Enfin le sommeil emporta tout effort dans la nuit étoilée et les deux jeunes garçons accordèrent leur souffle au chuchotement des voiles.

Chapitre 2

Adam était un jeune homme matinal. Il aimait avoir la journée entière pour lui. Ses deux frères ne le laissaient pas tranquille de toute façon, même si on était samedi et que c'était enfin les vacances ! Il venait de terminer les épreuves du bac blanc après huit semaines de cours et un vent de liberté soufflait en lui. Mais ces deux semaines de vacances de Pâques le préoccupaient : elles s'épalaient devant lui, un temps qui brillait dans son esprit et dont il ne pouvait faire le tour ; qui décelait des trésors ; mais qui passait, toujours, et parfois mal, parfois dans la fadeur. Il voulait capter ce temps et en maîtriser chaque minute. Vivre pleinement chaque minute...

Il était en train de déjeuner quand il reçut le premier message de Thomas : avait peu dormi, réfléchi aux vacances. Ne lui dit pas qu'il avait

pensé à la vie. Ni à Ulysse. Adam ne pouvait pas le rejoindre aujourd'hui. Il partait dans la Verdon pour un anniversaire, tradition familiale établie, retrouver oncles, tantes et cousins pour un week-end à Castellane auprès des grands-parents. Désolé. Oublié de le dire. Mais Thomas comprend. Ils se verront lundi et réfléchiront ensemble à leurs projets.

Thomas laissa Adam à sa famille et à ses tartines, et alla prendre sa douche. Il était le premier levé. Il enfila son jean et son T-shirt préféré (qu'il avait en plusieurs couleurs et qui représentait un ours polaire stylisé). Ses tongs traînaient quelque part. Il se fit un café et avala des petits pains. Mais rien ne put lui enlever la sensation d'instabilité qu'il ressentait, la sensation que les choses étaient incohérentes et qu'il devait faire des efforts pour rester droit. Il n'avait pas cette sensation sur le bateau. Est-ce à dire qu'il était fait pour vivre sur l'eau ? Ouai...C'était nul

tout ça...Il devait se focaliser sur ce qu'il allait faire l'année prochaine, sur ses études et les matières qu'il allait devoir travailler à la rentrée. C'était ça le chemin. Il était déjà tracé. Pourquoi se poser tant de questions ? Parce qu'il avait du temps. Un temps infini qui grossissait avec la mollesse du jour...qui n'allait jamais à la bonne vitesse ; que sa mère gaspillait, que sa sœur prenait pour dormir.

Il fallait sortir, aller voir des amis, chasser ces idées inutiles, les tuer même et essayer de vivre comme tout le monde. Il attrapa les clés de la voiture, laissa un mot à sa mère qui profitait de son week-end pour se reposer et partit pour le port. Les matins sur le bord de mer étaient tout simplement sublimes. Il ne serait sans doute pas seul et la compagnie des autres adultes le rassurerait.

Ils avaient gardé le bateau, alors qu'il ne savait pas encore naviguer. Mais la place de port était précieuse dans la région et ils savaient, sa mère et

lui, que ce bateau représentait beaucoup pour son père. Il les avait amenés chaque été et chaque dimanche de libre dans les criques des environs jusqu'à ce qu'ils se lassent. Le père était parti seul alors. Thomas avait pris des cours après sa mort et il pouvait désormais naviguer sur son *first 31*.

Quand il arriva, les pêcheurs étaient déjà en train de se préparer. Antoine, son voisin, faisait une réparation. Il prenait pour cela tout son temps :

-Ça me permet d'échapper à Josiane ! Bon dieu ce que c'est bon le silence ! Pardi, Il a peut-être créé la femme pour ça, ha ! pour nous faire apprécier le silence !

Thomas entendait ce couplet chaque semaine mais il n'avait encore jamais vu la bavarde Josiane, qui avait, selon son mari, peur de la mer. Thomas supposait qu'Antoine avait choisi ce sport pour être tranquille. Pour échapper aux sirènes discordantes de la terre...

Ce voisin était précieux parce qu'il lui avait appris un tas de trucs pour entretenir le bateau ou le réparer. Il y avait d'ailleurs une entente bon enfant sur ce ponton, le ponton « des années disco » comme ils l'appelaient, d'après l'âge des bateaux. Ils faisaient piètre figure en effet face aux voiliers flambant neufs et aux yachts qui ne quittaient jamais le port. Mais ils étaient fièrement les marins de Méditerranée et même s'ils ne pouvaient pas rivaliser avec les marins bretons, ils pouvaient cependant en raconter de belles aussi ! –ce qu'ils ne se privaient pas de faire, pendant des heures, à qui voulait bien les entendre, à qui passait par là...C'est dire si Thomas les connaissait leurs histoires !

Mais aujourd'hui il n'avait pas trop envie de bavarder. Il avait l'intention de se laisser aller au malaise qui l'envahissait, sans danger puisqu'il était parqué, attaché à son anneau, surveillé aussi par tout un ponton du troisième âge qui lui enviait

sa solitude. Et sa liberté. Ils n'avaient pas eu cette chance. Mais il avait perdu son père quand même !
Détail qu'ils n'oubliaient pas mais ils avaient appris à ne regarder que le bon côté des choses. Était-ce ce deuil qui lui pesait sur les épaules et lui laissait un goût d'imparfait ?

Il s'installa donc à l'avant, face au large, et resta là de longues heures. Il oubliait de manger, il ne pensait plus à rien. Il savait qu'il partait un peu à la dérive. Mais c'était à cause du miroitement de l'eau et de la lumière aveuglante. Cela créait toujours un vertige que la chaleur accentuait progressivement. Mais il n'aimait pas être en plein soleil ; alors à midi, il se mettait à l'arrière et sa rêverie prenait une autre tournure...

Son cœur commençait à battre bien avant qu'elle n'arrive sur le port. Comme un chien attend son maître, celui-ci bondissait imprudemment, c'est à dire jusqu'à ce que tous les « papys disco » se rendent compte de quelque chose et se mettent à

suivre le regard de Thomas. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour repérer la belle qui faisait rougir Thomas. Sa chevelure brillante attirait tous les regards de ce port méditerranéen. Elle avait de la prestance aussi, dans sa mini-jupe, comme dans sa combinaison de voile. Mais elle était entourée d'un groupe de sportifs scandinaves dont les carrures faisaient pâlir le jeune homme. Ses amis marins le regardaient avec un air plein de malice, comprenant toute la détresse du jeune hyérois qui n'avait pas encore réussi à se faire remarquer. Il faut dire qu'il savait l'art de rester aussi immobile qu'un tas de cordages...La belle norvégienne passait chaque jour à treize heures devant lui. Il avait entendu qu'elle s'appelait Solveig.

Mais ce jour-là il décida de descendre sur le quai pour se rapprocher de la base nautique ; il fit le marin désabusé, pieds nus, les cheveux noirs ébouriffés, les mains dans le jean usé. Avec une cigarette, cela aurait fait plus « cool », mais moins